

**L. D'ASCO**  
RÉDACTEUR EN CHEF  
ABONNEMENTS  
Lyon... UN AN FR. 10  
Départements... — 12  
On reçoit les abonnements de TROIS  
et SIX mois.  
RÉDACTION ET ADMINISTRATION  
8, Place des Terreaux, 8  
LYON

# LA FEMME

Journal d'Indiscrétions, Littéraire, Satirique, Mondain, Théâtral, Financier

PARAISANT LE JEUDI EN PROVINCE ET LE SAMEDI A PARIS

Mieux est de ris que de larmes écrire,  
Pour ce qui vire est le propre de l'homme,  
François RABELAIS

**A. De LATOUR**  
ADMINISTRATEUR  
ABONNEMENTS  
Lyon... UN AN FR. 10  
Départements... — 12  
On reçoit les abonnements de TROIS  
et SIX mois  
Les Annonces et Réclames sont reçues  
2, Rue de Bonnel, 2  
LYON

## L'AFFAIRE DU BOULEVARD ROCHECHOUART

BOUTIQUES D'AMOUR ET DE PARFUMERIE — L'AMOUR DES BÊTES

Tirage Justifié :  
**52.000 N<sup>OS</sup>**  
SEPTIÈME ÉDITION  
Lire à la 4<sup>e</sup> page  
SILHOUETTE DE  
**Clémentine Grosjean**  
JOUANITA LA COULEUSE  
BOUTIQUES D'AMOUR  
ET DE PARFUMERIE

cette ouvrière. Il dit que cette Jenny n'est autre chose que Margot.  
Au fond du magasin une porte est toujours ouverte. Elle donne sur un très joli salon. Il est meublé avec goût. Beaucoup de canapés, des glaces, un piano ; dans un vase bizarre, une plante des tropiques. C'est le véritable atelier de la maison de lingerie. Seulement, quand les ouvrières entrent là, elles laissent sur le comptoir les travaux commencés. Les profanes ne savent pas ces choses ; un général, qui fut trois fois vainqueur, s'en amuse. Comment se douter ? le numéro de la maison ne dépasse pas la grandeur normale.  
Il y a même l'adresse sur le Bottin. La patronne paie des contributions ; elle a une patente de cinquième classe. Très bien avec les employés du fisc, jamais elle ne reçoit d'avertissement, elle s'acquitte correctement envers l'Etat. On peut faire traite sur elle. Ses affaires se chiffrent par milliers. Elle vend à des messieurs qui n'en ont que faire de très jolis mouchoirs brodés ; ils valent vingt sous ; ils donnent 20 fr., mais madame ne rend pas la monnaie.

J'avais pour voisin à Montrouge, une famille de braves gens ; le père était colleur d'affiches ; la mère était morte ; il restait trois enfants, trois filles : l'aînée, qui s'appelait Marie, avait dix-huit ans ; une petite mère comme on en rencontre à Paris, gracieuse et joyeuse, acceptant, avec courage sa tâche difficile. Un jour, l'ouvrage manqua ; elle alla dans les grandes maisons de la rue du Sentier, mais c'était la mort. Rien à faire. Elle passa, par hasard, devant un magasin de la rue des Martyrs. Toutes les ouvrières travaillaient ; elle les vit à travers la glace. Elle entra résolument. A son arrivée, la patronne se leva. C'était une femme de vingt ans cette patronne, qui avait au cou un médaillon en diamant, retenu dans un velours noir. Ses yeux étaient enfoncés de poudre de riz. Une autre que Marie eût reconnue une cocotte ; cette cocotte lui sembla une femme comme il faut. Du reste, elle avait cet air impérieux qui impose.  
Elle s'expliqua simplement.  
— Madame, je suis très bonne ouvrière ; je vois qu'on travaille beaucoup dans votre magasin. Si vous avez de l'ouvrage, vous pourriez m'occuper, je vous rendrais de grands services.  
La dame pensa : « Petite bête ! » Elle inspecta la nouvelle venue. Très candide, pâles faites sans poudre et rose sans carmin. Vraiment, cette ouvrière-là manquait dans son équipe. Elle répondit tout haut :  
— Mademoiselle, vous êtes trop inexpérimentée ; notre travail est spécial ; vous ne sauriez pas...  
— Oh ! madame ! si on peut dire ! j'ai travaillé pour la maison Marix, pour Bernoud, Morlent et Compagnie, pour les sœurs Courtois. Je fais le point perdu ; je couds comme on perle. Je veille la nuit et travaille comme au jour. C'est moi qui ai brodé tous les chiffres du trousseau de Mme la comtesse d'Argillière, qui vient d'épouser le prince de Serbie. Le trousseau a été exposé durant six jours, dans la grande maison de blanc du boulevard des Capucines. Occupez-moi, vous verrez ce que je sais faire. Je demande à gagner peu...  
Madame la patronne eut une moue dédaigneuse.  
— Madame vous doutez... au bout de huit jours vous ne doutez plus. Je puis faire tout ce que je dis, même davantage...  
Derrière elle, l'ouvrière blonde, Rosa Pepin, et l'ouvrière brune, Marthe Celly, se regardèrent en souriant. La blonde Rosa faillit étouffer, chaque éclat soulevait sa poitrine qui dansait dans un corsage très tendu.  
Et Marie — Marie de Montrouge continuait devant la patronne distraite.  
— Je vous en prie ; je suis toute seule, mes petites sœurs ont besoin. Oh ! ce serait une bonne action que vous feriez madame ! me donner du travail, c'est presque me faire l'aumône.  
Je dirai aux petites votre nom, en leur donnant du pain.  
— Mon Dieu, je vous entends, ma pauvre fille, mais je ne puis rien faire pour les pauvres. J'ai mon personnel.  
Le cœur gros, sans trouver une parole, Marie alla vers la porte qu'elle entra ouverte. A ce moment, deux vieux messieurs regardaient ; ils s'éloignèrent en clignant de l'œil. Le grand disait à l'autre : « Pas mal ! l'ingénue ! » Et sa langue épaisse claqua dans sa bouche sans dents.  
La patronne se ravisa, elle avait entendu la réflexion des passants bien mis qui avaient inspecté sa boutique. Elle dit, avec un air distrait, en plissant une jupe qui n'en avait pas besoin.  
— Si, encore, ma petite, vous aviez de quoi vous mettre. On travaille en toilette, ici.  
Marie avait sa plus belle robe : sa robe des dimanches. On l'avait achetée chez Crépiau, par abonnement. Elle n'avait jamais revêtu mieux. Elle regarda les ouvrières du magasin. Des princesses, de vraies princesses. Pour la première fois, elle entre et rougit d'elle-même.

— On pourrait s'arranger, ma petite. Je vous avancerais le costume et le retien-drais sur la moitié de vos appointements.  
La bonne parole, elle se sentit transportée : c'était le retour à la vie heureuse. Sa pensée rapide alla jusqu'au petit logement de Montrouge ; elle vit ses petites sœurs sautant de joie, son père radieux. Et, timide, embarrasée, émue, ne sachant avec quel mot peindre sa reconnaissance, elle ne trouva qu'une phrase banale :  
— Oh ! madame que vous êtes bonne.  
Quand elle fut sortie. Marthe ne put s'empêcher de dire : « Elle est rien dinde, celle-là ! »  
Rose allait répondre, mais un client entra.  
..  
Dans le magasin de la rue des Martyrs, il y avait une ouvrière de plus.  
Marie travaillait consciencieusement — comme les autres. La première fois, ça avait été un étonnement, elle avait voulu fuir, mais Madame lui avait dit : « C'est bien, ma fille, vous pouvez partir, mais voici votre note : « Doit, Mlle Marie, une robe façon comprise : 600 fr.  
Six cents francs ! Ce chiffre la glaça : on allait vendre chez elle le petit mobilier si péniblement acquis. On allait jeter les petits sur le pavé. Et la colère du père ! Il n'était pas bon, le colleur d'affiches, quand on le contrariait. Il commençait à boire, du reste. Elle pleura : ce fut tout.  
Maintenant, en dépit de la patronne, de Marthe, de Rose, de Désirée, une nouvelle très langoureuse, d'Alice, vive comme une Espagnole, toute la vente est pour Marie.

Marie était dans le petit salon, au fond, sur sa chaise, traînait sa broderie. Les rideaux — de lourds rideaux griselets — tirés. Ces dames causaient, en regardant fréquemment dans la rue. Il était cinq heures, l'heure des buveurs d'absinthe et des tripoteurs de Bourse — et des tripoteurs de femmes. Un homme entra, en blouse, coiffé d'une casquette, et se découvrit. L'aspect sévère et élégant du magasin l'embarrassa. Il avait ouvert la porte avec colère, mais une fois entré, sa colère était tombée. Des dames si belles, ça fait quelque chose de les regarder ! La patronne se leva, étonnée, d'un regard dédaigneux, elle interrogea l'ouvrier. Il tourna sa casquette dans ses doigts.  
— Demandez pardon, mesdames... mais faites excuse... j'ai une fille... ma fille Marie. Elle travaille ici. Des gens... oh ! des gens qui ne savent pas, peut-être bien ! des gens qui se mêlent des affaires des autres... m'ont dit : « Vous savez, votre fille fait là... Comprenez ? Ça m'a tourné le sang. J'ai dit : Bon Dieu de bon Dieu !... Dam ! on est pauvre, mais on a de ça... Je dis pas que c'est vrai, seulement on m'a expliqué... que des messieurs venaient... et... oh ! c'est pas vrai... oh ! donc qu'est Marie, madame... ?  
La patronne interrogea tout d'abord se remet et presque hautaine, elle répondit :  
— Monsieur, je ne sais pas ce que vous voulez dire. Nous occupons votre demoiselle, elle travaille assez bien, nous sommes contents d'elle. Voici son ouvrage sur la chaise.  
— Bien. Alors, où donc qu'elle est ?  
— Elle est sortie.  
— Mais je veux la voir.  
Il devenait encombrant, ce vieillard, qui réclamait sa fille. Il fallait l'éloigner. Elle dit agacée.  
— Enfin, mademoiselle est sortie, elle a dit qu'elle allait chez elle. Elle est chez vous... monsieur. C'est tout ce que je puis vous dire. Je n'ai pas à veiller sur la vertu de votre fille.  
— Le bonhomme crispa le poing et serra les dents. Un instant, il réfléchit : « C'est bon », grogna-t-il. Il avait remis brusquement sa casquette sur la tête ; il allait sortir.  
Le rideau du fond s'entr'ouvrit et Marie apparut, entourant de ses bras le cou d'un élégant boulevardier ; elle ne vit pas son père. Et, souriante, elle dit à l'homme :  
« Tu es bien mignon... mais ne sois pas si rare... » L'homme sortit, sans regarder le colleur d'affiches, pétrifié sur le seuil.  
Marie l'aperçut, elle chancela ; le bonhomme alla vers elle, et, la rage à la bouche, il lui cria trois fois : « Catin ! » Elle s'évanouit.  
Alors, allant vers la patronne, immobile dans son comptoir, il prit sa gorge si blanche dans ses mains veines, il la serra à l'étrangler. Les autres femmes s'enfuirent épouvantées. On entendit les cris désespérés de la négociante en lingerie ; des agents vinrent qui emmenèrent l'ouvrier.  
Il a été condamné à deux mois de prison. Sa fille a changé deboutique.

Cette histoire n'est pas un conte. Ceux qui achètent de gants rue des Martyrs la pourraient dire s'ils l'osaient.  
..  
Personne n'a encore démasqué le commerce de ces femmes. On le sait, la chose est publique... On désigne ces boutiques-là en flânant dans la rue ou dans le passage. Elles vendent elles ont de quoi vendre, — outre leur corps. La marchandise avouable

est le prétexte de l'autre. La loi autorise certains couverts de vierges folles ; la loi ne s'occupe des boutiques en question qu'au point de vue de la patente. Il y a des traites à échéance.  
Ces dames sont pratiques. Le malheur, c'est que des jeunes filles qui ne savent pas viennent travailler là. On les vole, — un vol qui est un viol. Peut-être pourrait-on faire une enquête sur ces magasins de lingerie, de parfumerie, de modes, — ne serait-ce que pour faire respecter les vrais magasins où sont de vraies ouvrières. Le soupçon s'étend sur toutes les maisons qui occupent des jeunes filles visibles de la rue. L'honneur de ces jeunes filles vaut que nos dirigeants s'occupent des marchandes de lingerie pour dames — qui ne travaillent que pour les messieurs.  
Il y a de ces boutiques pour lesquelles on ne doit point invoquer la liberté commerciale. Puis il importe que l'on ne confonde plus les magasins de modes avec les maisons publiques et les ouvrières avec les prostituées.

**LE GRAND ECART**  
A Hortense la Chakuteuse.  
*Elle est ignoble, cette fille,  
Sois-tu, une nuit, de l'égoût ;  
Mais elle danse le quadrille  
Avec un sublime dégoût.*  
*Reine du bal, qu'elle émerveille,  
Tu fais danser les amoureux d'été,  
Elle n'eût jamais sa pareille  
Pour perpétuer le grand écart.*  
*Il faut voir comme elle tricote,  
En montrant ses bras blancs déteints ;  
Comme elle retève sa cocotte,  
Cachant des dessous incertains ;*  
*Comme la foule la regarde  
Avec un singulier frisson !  
Comme, impudique, elle hasarde  
Un coup d'œil sous son caleçon,*  
*Cherchant, dans la toile douteuse,  
Que la sueur du bal sahit,  
Un secret que la chahuteuse  
Réserve au poème du lit.*  
*Et comme elle applaudit la fille,  
Qui montre, dans un faux éclair,  
Au plus provocant du quadrille,  
— Rien du tout — sous un jupon clair.*  
KARL MÜNTE.

**L'AMOUR DES BÊTES**  
A la rigueur, je comprends qu'on dise : j'aime le lapin... sauté, ou la volaille... rôtie, mais ce qui a toujours eu le don de m'énerver, c'est lorsque j'entends dire : Oh ! moi, je suis fou des bêtes !  
Quand on a une âme naïve, on est disposé à croire que ces gens-là les adorent réellement, mais si on réfléchit seulement une demi-seconde, on est bien vite déabusé.  
Ainsi, vous avez les gens qui adorent les chevaux.  
S'ils ont les moyens, ils en achètent, ils les font bien astiquer, nourrir, et brosser ; mais ils ont ensuite le soin de les accrocher à un meuble appelé voiture, et ils se font traîner dedans. Comme ils adorent les pauvres bêtes, ils prennent le soin de mettre sur le siège de la voiture un individu armé d'un fouet, pour qu'il tape dessus.  
S'ils ne les accrochent pas à une boîte montée sur quatre roues, ils les montent dessus ; ils se font porter tout le temps, et si le cheval n'est pas content, on lui donne des coups de cravache sur l'épaule et on lui enfonce des éperons dans le ventre.  
Parce qu'on l'aime bien, ce pauvre cheval.  
On en a besoin le soir, le jour, la nuit, le matin ; quand il fait sec ou quand il pleut, quand il fait chaud ou froid, on le sort de sa maisonnette et on le fait trotter ; s'il n'est pas content, ça c'est son affaire.  
On l'adore tant, qu'on s'en moque pas mal.  
Les gens qui aiment bien les chevaux, mais qui n'ont pas le sou pour en acheter, ceux-là vont voir courir.  
Ils sont enchantés de voir éreinter ces pauvres bêtes ; et quand un cheval arrive premier, on crie : « Vive... chose ! »  
Il a les flancs en sang, il sue, il souffle, il est épuisé, ça ne fait rien.  
S'il s'est cassé une patte à la banquette irlandaise, ah ! par exemple, c'est lui qui a eu tort.  
De bons bourgeois qui ne feraient pas de

mal à une mouche, tant ils aiment les bêtes, grimpent sans remords dans un fiacre usé, s'assoient tranquillement, et recommandent à l'cocher d'aller bon train. On lui donnera dix sous de plus.  
Pour gagner ses dix sous, le cocher roule de coups le malheureux cheval étique, vieux et malade, qui traîne le véhicule ; et pendant ce temps-là, les bourgeois, bien bons, rient comme des bienheureux d'une farce qu'ils viennent de voir jouer.  
Nous avons aussi les gens qui sont fous des oiseaux. Les oiseaux n'étant bien que dans les airs, leur véritable élément, les gens qui les aiment bien, commencent par les fourrer dans une cage ornée de petits bâtons, et ils les accrochent à une fenêtre.  
Pour les rendre bien-heureux, on leur secoue de temps en temps sur la tête, un peu de mouron rempli de terre et de poussière, qui sèche et pue tranquillement au soleil ; on leur met du grain dans une boîte, le feu dans un petit vase, et allez-y !  
L'oiseau très vexé essaie de voler, il casse ses plumes partout : aux barreaux, aux petits bâtons ; et, de guerre las, tout éreinté, il sautille tant bien que mal d'un bâton à l'autre, tout en faisant des yeux ronds et bêtes.  
A la fin, il en prend son parti, et tels les malheureux prisonniers qui murmurent un refrain appris jadis, pour oublier l'horreur de sa situation, le pauvre oiseau chante paille, roucoule ce qu'il sait.  
L'idiot qui lit a mis dans son panier à salade, vous dit alors avec un air joyeux et stupide : Hein ! comme il est content ! Certains gens, pour que ce soit plus gentil à l'œil, en mettent de différentes races dans la même cage, et leur donnent la même nourriture, les exposent à la même température.  
S'ils ne s'entendent pas, tant pis, ils se battent ; mais ça ne fait rien, les bêtes sont dans des cours sans air, sans soleil, empestées, mais qu'importe, on les aime tant !  
Les voisins secouent leur tapis au-dessus de leur eau, on oublie de les rentrer le soir, il pleut dessus, le bruit de la maison les effraye, ils dorment et on les secoue ; ils ont envie de chanter, une amie leur vient dire bonjour ; mais comme on sort, tant pis ! on les rentre, et comme ils saissent partout avec l'écorce de leur graine, on les met sur le fourneau de la cuisine.  
Et voilà les gens qui aiment les oiseaux.  
D'autres gens non moins tendres, leur coupent une aile pour les priver.  
Absolument comme si de gros oiseaux nous coupait une jambe parce qu'ils nous aimeraient bien ; et qu'ils voudraient nous attacher à eux.  
D'autres encore adorent les perroquets et les attachent par la patte avec une chaînette en fer, fixée à un gros bâton.  
Les vieilles demoiselles aiment volontiers les chats.  
Seulement pour qu'ils ne donnent pas le désolant spectacle de... la débauche, on leur fait enlever... ce qui pouvait les engager à batifoler avec la minette du voisin.  
Soyez donc aimés des vieilles demoiselles, pauvres petits chats.  
On aime aussi les petits poissons. Alors on les fourre dans un bocal où ils remuent à peine.  
On aime aussi les chiens. Alors on leur met un collier, on leur défend de crier ; se soulageant quand on pense à les descendre, autrement on les bat comme piastre.  
On les enferme dans des chambres, on les laisse tout seuls parce qu'on ne peut les emmener partout ; ou alors on prend l'omnibus, et on les fait courir derrière pendant une heure.  
Si le chien ramasse un os en route, on lui allonge un coup de pied ; s'il vient vous caresser avec des pattes croisées, on lui flanque un coup de parapluie.  
Quand c'est une chienne et qu'elle a des petits, on les jette à l'eau parce que c'est gênant et qu'on ne sait à qui les donner.  
C'est charmant.  
La pauvre chienne est désolée, furieuse ; mais si elle a l'air de se fâcher, on lui administre une volée.  
Voilà ce que font les gens qui aiment les bêtes.  
Oh ! comme je voudrais voir un jour les bêtes se mettre à bien aimer les gens, et leur rendre la pareille !  
De quel droit ces amateurs se permettent-ils de martyriser ainsi de pauvres êtres qui ne leur ont jamais fait de mal ?  
Du droit du plus fort évidemment.  
Eh bien ! alors, pourquoi trouveraient-ils injuste qu'un Hercule leur enlevât leurs femmes, ou qu'il les jetât à l'eau pour avoir plus de place en passant sur un pont ?  
Ah ! les gens qui aiment les bêtes à la folie me dégoûtent décelement, ils sont tout simplement plus hypocrites, plus faux et plus égoïstes que ceux qui disent : je ne les aime pas.  
Ces derniers ne leur font pas de bien, c'est vrai, mais au moins ne leur font point de mal, et, en bonne conscience, je crois que les bêtes aiment encore mieux ça.

**LANGAGE DE FLEURS !**  
A Mademoiselle JEANNE DE....  
Les fleurs, d'isiez-vous, sont l'emblème  
Des tendres amours.  
Un bouquet vaut tout un poème,  
Plus qu'un long discours.  
La rose, en effet, dit : je t'aime.  
L'œillet dit : toujours !  
Le souci : ma peine est extrême.  
Le jasmin : j'accours.  
Mais la fleur est trop tôt fanée,  
L'amour aurait sa destinée,  
Le temps des roses peut passer !  
Sois faneront les fleurs écloses,  
Se faneront : myrthes et roses,  
Sans qu'il cesse de vous aimer !  
ELIACIN.

**L'AFFAIRE**  
DU  
BOULEVARD ROCHECHOUART  
Le vol de St-Denis est une fadaise ; la perte de M. Tirard, une blague, la grande affaire, c'est l'affaire du boulevard Rochechouart. Si Constant Guéroult n'était pas mort, nous aurions un roman à sensation sur la planche. Mais Constant Guéroult est mort et Xavier de Montépén a trop de rentes pour nous débiter trois cents feuilletons soporifiques. L'affaire en question n'aura pas d'historiographes. Elle vaut cependant qu'on s'en occupe. Vous savez bien ? Le cabaret du *Lapin blanc* ? Oui. C'est de celui du *Chat noir* qu'il s'agit.  
Il y eut, un jour, un très illustre rapin — saluez — qui conçut le gigantesque projet d'ouvrir taverne à tout venant. Desclauzau vous a conté ça, mais ce que Desclauzau ne vous a pas dit, c'est... la vérité.  
Nous avions déjà la *Grande Pintle*, pleine de tableaux et le *Rat mort* qui sent son fruit — sans vouloir médire du vicomte de Luçay, qui vient y sucer une aile de poulet sous le nom d'Henri Rochefort avec son copain de bague, Humbert qui s'appelle Alphonsa. Nous avions, aussi, une foule de brasseries de femmes — ces brasseries où des demoiselles très comme il faut écrivent des lettres au gros Sarcy — (voyez *XX<sup>e</sup> Siècle*, lettre Antonia) ça ne suffisait pas. Saisis à eu l'idée baroque de faire un cabaret où viennent des artistes qui ont quelque chose dans le ventre — avec des femmes qui peuvent, parfois, en dire autant.  
Jusque là, rien de mal. Cependant, la rente baisse.  
Ce qu'on ignore c'est le serment de Rodolphe. Il avait juré sur l'album qui doit valoir cent mille francs, en levant les yeux aux flambeaux encorbillés par dix-septième siècle, « que jamais aucune pensée mercantile ne hanterait son cerveau et qu'il vendrait des bocks comme on fait de la peinture à l'eau, pour l'amour de l'art, du houblon et de l'aquarelle. »  
Marie Krynska avait fait de ce serment une ballade macabre qui commençait ainsi :  
— Qu'il est beau et grand cet homme !  
Et qu'il est blond — le houblon !  
Qu'il est grand et beau cet homme !  
Cet homme qui est blond est beau — ma sœur, entendis-tu le corbeau ?  
Que cet homme blond est beau...  
Ça continuait comme ça, pendant des heures : c'était divinement exquis. Marie Krynska passait à l'immortalité — dans la vitrine de Mélandri, rue St-Georges.  
Un jour — un soir — une nuit, une nouvelle terrible se répandit. Impossible d'en savoir la composition chimique. Collignon, qui fouille dans les archives pour la plus grande gloire de Magnier, prit en vain trente-cinq flacons à l'heure. Et Livet, correct et académique, interrogea inutilement tous les concierges de Montmartre, « la capitale moderne de l'esprit ». Les pipelets se turent, car ils ne savaient pas — Tiens c'est presque le dernier vers de *Sylvia* :  
Mais le pêcheur se tut, car il ne croyait pas  
Ce Musset aura lu cette chronique — oh le plaigiaire !  
Il y avait pourtant du nouveau dans l'air. La rente baissait toujours. M. Gambetta se blessait à la main, le général Camponon était proche. On était à la veille du 2 décembre. Ces dates lugubres sont douloureuses à rappeler. Les confiseurs parlaient de disette. On ne vendait que le « bonbon du Chat Noir ». Ça se gâte, disait le gâteux de Pontmartin. Moi, j'avais mis ma montre au clou. Cataclysmes. C'était dans l'air. Il y avait quelque chose. Et un nouveau journal surgissait : le *Pas-sant* avait huit pages d'annonces. On n'avait jamais vu ça.  
C'est alors que je reçus chez moi, un billet ainsi conçu : Cette nuit, au *Chat Noir* : sabbat. Mystère ! Mystère ! Je pensai naturellement au duel Andrieux. Je m'armai de courage et j'allai au 84 du boulevard Rochechouart. La voie était déserte — une seule fille offrait sa peau au reversé

CHARLES LEROY.

étonné — elle se disait peut-être : Puisqu'il éclaire!

Je frappai trois coups de poème de ma canne des grands jours, celle qui a un singe au bout — oh, j'ai choisi un signe pour faire plaisir à Littré, histoire de dire que j'ai toujours un frère sous la main. La porte de la taverne s'ouvrit et j'entraî brivement chez Salis, « hôtelier du diable! » Le mot de passe était « Amhra! » C'est très gaoulois. Nos frères disaient: Amhra! comme Zola dit: Nom de Dieu! Amhra est plus court.

Je vis un spectacle imposant: Toutes les célébrités de la bohème du dix-neuvième siècle étaient là. L'institut s'ouvrait, guère lumineuse béante, avec son soleil qui ressemblait à la couronne de cristal d'un roi de carreau quelconque. Goudeau présidait. Il était superbe — mais pas gris. On ne va pas tous les jours à la Korrigane. La sous-logographie des hommes, c'est la revanche des bêtes — idée profonde que je donne pour rien. A ses côtés, Edmond Deschamps écrivait. Il avait l'air ravi d'un homme qui a failli avoir un duel. — Or ça, messeigneurs tirez vos rapières! De l'autre côté de Goudeau à droite, se tenait, hirsute entre les hirsutes, Monselet fils qui se dit peintre — ce qui lui évite de faire de la peinture.

Le tribunal — car c'était un tribunal — était composé de la pléiade qui renie Ronsard et proclame que Hugo est un cuitre. Il y avait Henry Somm — ce Monselet en raccourci qui a inventé un Japon absolument marchand de marrons, avec son chapeau d'auvergnat — et qui a plus de talent que mademoiselle Squelette n'a de caprices; Uzès qui ressemble à Gill — tout en étant cependant lui-même; Livet, un baryton de la presse — voix grave, plume légère; Pychard avec Collignon — qui n'a jamais tué personne — qu'en fait divers; Paul Vivien, un Cupidon qui culotte sa pipe; Gannier qui a des cheveux olympiens, d'une blancheur impeccable; Champsaur qui incarne Panurge et qui en est le moulin de la farce; Maurice Rollinat qui se permet des rimes riches — quoique millionnaire. Les autres étaient masqués. J'ai cru voir Alexis Bouvier avec un domino rose — volé probablement à la dame en question. Une seule femme: Marie Krynska. Elle n'avait pas mis ses bas bleus.

Au milieu d'un profond silence (style convenu, cliché n° 13) Goudeau — Emile — se lève et d'une voix émue déclare que la séance est ouverte. Il expose le but de cette réunion. Toutes les faïences frissonnent! Vous savez pourquoi vous avez été convoqués? Non. Eh! bien, il s'agit de mettre en arrestation immédiate Rodolphe Salis, tenant cabaret sur le boulevard Rochechouard, proche l'Elysée. La parole est à l'accusation!

C'est Champsaur qui prend la parole. « Messieurs, mon volume *Dindé Samuel*, qui se trouve dans toutes les librairies au prix de 3 fr. 50, retrace dans un de ses chapitres, l'histoire du *Chal-Noir*. Un idiot, du nom de Desclauzas — ne confondez pas avec l'actrice — a refait la monographie de cet établissement. Ce que ni Champsaur, ni ce gâteux, ne vous ont dit, c'est le pacte... » (Marie Krynska fait un mouvement). Rodolphe avait juré de ne jamais devenir boutiquier. C'est un traître. Nous savons qu'il gagne de l'argent en débitant des hochets au prix de six sous. Il donne même à des prix exorbitants, au garçon qui ne vient pas d'York et de la galantine plus ou moins truffée. Quant à ces écrivains elles constituent un bécot qui pourrait combler la caisse de M. Tirard — le marchand de boutons de la rue Montmartre, actuellement ministre des finances rue de Rivoli. Cet abus constitue un crime. Vous serez sans pitié au nom de la cause qui nous est chère: la régénérescence des Beaux-Arts par la négation du vil métal.

Je demande la tête de Salis. J'abandonne le reste aux chats féroces qui hantent son cabaret.

Rollinat. — Je vois bien l'accusateur mais où donc est la victime? *Champsaur*. — Goudeau y pourvoira, mon fils!

*Krynska, révolté*. — Cette scène, imitée de la Bible, est grandiose. A ce moment, apparaît Salis que Goudeau avait oublié sur la terrasse par quinze degrés au-dessous de Sarrazin — le poète lyonnais — il est tout bleu... de colère.

Il murmure: *Si tard!* De catharsis croit à une invitation à la valse. Il commence un petit air fort mélodique sur son merveilleux instrument. Albertini, qui joue de la mandoline dans la pièce de Victor Hugo: *Le Public s'embêcle*, explique à son camarade son erreur profonde.

*Goudeau*. — Très grave, en dépit de Willette qui fait de pierrrots signés: « Cémoi », se tournant vers l'accusé: « Vos nom, prénoms, profession, domicile. » *L'accusé*. — Salis, Rodolphe, Constant, Chanouard, peintre, marchand de vins et littérateur, 84, boulevard Rochechouard, à Paris-Montmartre, la capitale mod... *Le président*. — Vous êtes accusé d'avoir vendu de la bière et d'avoir fait de l'art sacro-saint, une exploitation mercantile!

*L'accusé*. — Je jure que je ne puis mettre les deux bouts ensemble... qu'en tirant sur la ficelle. *Collignon*. — Oh la ficelle! *L'accusé*. — On s'exagère mes bénéfices... on croit que parce que la bière pétille, ma fortune s'accroît. Erreur, mes frères: Bière qui roule n'apporte pas mousses! Besoigneux suis, mes maîtres, et cette seule taverne est le prétexte de l'osbaudissant et mirifique gazette qui ne vaut que trois sols. Je me ruine... (Un murmure parcourt l'auditoire et fait vibrer jusqu'aux cordes de la cithare).

*Le président*. — Nous allons entendre le témoin. (On fait entrer Picard). Picard est le Ganyemédu du Chat noir. Il a l'air grave; de beaux favoris retroussés sa physiognomie railleuse, avec intelligence. Cette bohème tête du pays de l'Oise respire un doux parfum d'omelette au lard et de poésie.

*Le président, paternel*. — Que savez-vous Picard? *Picard*. — Je ne sais rien, M. Goudeau. Ah! si! une dame vous a demandé: Petite, avez des yeux gréduins... *Le président (rougissant)*. — Ne vous écarterez pas de la question. Votre maître, l'hôtelier, gagne-t-il de l'argent? *Picard*. — Il en gagne plus que vous, tout M. Goudeau que vous êtes! Puis, après tout, ce n'est pas votre affaire!

*Le président*. — Messieurs, vous avez entendu?

*Maurice Rollinat*. — Le lucre, toujours le lucre! ô mort!

*Willette*. — Il s'enrichit avec notre graisse.

*Henry Somm*. — Et moi qui ne bois que de l'eau... forte.

*Marie Krynska*. — Et l'or tomba dans l'escarcelle! Et le cœur creva. Et il n'eut plus d'or, et il n'eut plus de cœur!

Le jury se retira pour délibérer. Il rapporta un verdict condamnant Salis à être exposé au « pilori de l'art » jusqu'à épuisement de ses caves.

Alors Livet et Collignon allèrent chercher au musée de Cluny un pilori en usage au dix-septième siècle. On y fixa solidement le malheureux, qui se consola en songeant: « C'est du pur Louis XIII, sans restauration! »

Mais quand les caves furent vidées, il quitta le cabaret. Durant huit jours onques ne le vit.

Il avait ouvert une boutique aux Batignolles. On lisait sur la devanture: « Rodolphe Salis, épicer, spécialité de carottes gaouloises et de sel attique. » L. d'Asco.

### CHANSON

A la plus belle.

La lune pâle se lève,  
Dans le ciel,  
Souriant aux filles d'Ève,  
Au réveil,  
De l'amour, qui règne en maître,  
A minuit,  
Dans l'alcôve, sans fenêtre,  
Dans la nuit.  
Sa clarté est si discrète  
Que le soir,  
Les amants, en tête-à-tête,  
Vont s'asseoir  
Dans les prés, sur l'herbe verte,  
Ne craignant  
Ni trahison, ni alerte,  
En songeant:  
Que la vie est douce chose,  
A vingt ans,  
Et que toute bouche rose,  
Blanches dents,  
Valent mieux que la fortune  
D'un grand roi,  
Qui n'a pour lui qu'une brune  
Et sa foi.  
Mais si parfois, dans un rêve  
Amoureux,  
Une robe se soulève,  
O grands dieux...  
La lune sous un nuage  
Disparaît,  
Craignant de voir... un ouvrage  
Imparfait.  
Sedan, 26 novembre 1882.  
JEUQUETTE.

### LES TOILETTES DE NOS BELLES-PETITES

LES TOILETTES AU CIRQUE

Nos épinglées s'étaient rendues en foule au Cirque, samedi dernier. Il y avait grand déploiement de toilettes brillantes. L'incandescence de ces robes, de ces bijoux, pendant quelques minutes. Clémentine Grosjean avait une toilette noire assez simple, mais de très bon goût. Ernestine Bourdy, que nous avons vue visitant les écuries avec Joseph Bourdy, avait une toilette grenat, d'un goût douteux. Les deux tondresses causaient avec animation. Jeany la Stéphanoise, l'ancienne amie de Bras-Acier, se promenait avec Léonie de Saint-Matrice. Maria Roux portait un chapeau grenat, assez peu coquet. Nous eussions attendu mieux d'une ancienne modiste.

Lucy la Folle portait un costume de peluche, à raies rouges et noires très joli; elle paraissait éveuse.

La belle Francine de la Roche, en toilette marron, avait arboré une superbe éventail de dentelles et une superbe collection de diamants, se promenant avec Caro, vêtue de bleu. Elle a été l'héroïne d'une petite scène que nous raconterons d'autre part.

Théo, toute en noir, examinait la foule avec son lorgnon. Blanche Tête-de-Singe avait une robe à carreaux marron; elle riait très fort, avec son amie Annette Grévinette, qui portait une robe marron et une taille garnie d'écosais. Ma Mère m'attendait en jaune. Une drôle de nuance.

Adèle Brun, que nous avions vue, une heure auparavant, à la Maison-Dorée, où elle dinait, était en velours marron.

Adèle Désanges, dont les rêves errent toujours dans l'azur, avait une toilette entièrement bleue. Toujours poétique Adèle!

Hermine Gillon coudoyait Fanny Bombance, en taille marron et en jupe grise.

Jeanne Childebert n'accompagnait pas Jeanne Comfort. C'est extraordinaire.

Tonine Françon, toute de noir vêtue, était aux côtés de Mme Oudry, toujours superbe. La baronne de Waldeck ne l'était pas moins. Marthe de la Roche, en toilette sombre, n'est pas sortie de sa loge. Elle paraissait soucieuse.

Hennette Kailou avait une toilette bleue qu'elle ferait bien de remplacer; Suzanne Bébé, toujours de plus en plus gaie, était en marron; la petite Katherine de Plaçard était vêtue de son manteau de broché; Louise Egraz avait un assez joli costume marron; Maria Childebert, qui maigrît beaucoup depuis quelque temps, était en noir. Comme elle paraît triste. Aurait-elle quelque chagrin?

Jeanne Comfort était parée de la visite de cheville rouge de son amie Jeanne Childebert.

Marie Mayor s'éventailait avec un peu trop de prétention. La baronne de St-Ouin semblait s'intéresser fort aux exercices de Miss Mazella.

Fonfon en taille bleue portait une jupe grise, et la signorina Amélie qui l'accompagnait était en satia marron. Nous remarquons que le marron devient fort en vogue depuis quelque temps.

Joséphine la plantureuse portait un assez joli costume rouge sombre et une broche fort élégante.

Pauline Desgeorges, Elodie Vallois, Cécile Chatelein, Jeanne Desaix et Léonie (châpuz se promenaient dans les écuries. Nous y avons aussi remarqué Marie Champsaur qui accompagnait Eisa l'Américaine.

Lucie Maïa portait une robe grise garnie de velours, Léonie de Saint-Matrice était

toujours vêtue d'azur, et Marcelle Abel avait elle aussi un costume de faille bleue. Cette dernière paraissait fort réjouie; avait-elle reçu quelque bonne nouvelle?

Marguerite Gontier vêtue de velours se tenait à l'entrée de la piste aux côtés de Phémie qui portait un costume assez peu coquet.

Ida tout en noir errait dans le promenoir en compagnie d'une inconnue. Serait-ce par hasard sa camariste?

La petite bataille entre Francine de la Roche et Fonfon a mis beaucoup d'animation dans les esprits de nos belles épinglées. Dès le premier coup d'éventail, toutes sont accourues sur le théâtre du drame.

On a beaucoup jéré sur cette affaire. Les demi-mondaines s'étaient séparées en deux camps, celui de Fonfon et celui de Francine.

Il n'est plus question de cela maintenant. Francine retourne dans la capitale!

### LES TOILETTES

A LA PREMIÈRE DE LA « CHANSON DE FORTUNIO »  
Contrairement à nos prévisions le bal de Cythère n'était qu'assez maigrement représenté à la première de la *Chanson de Fortunio*. Nous y avons remarqué Fanny Bombance, Ninette toujours souriante, Annette Grévinette en jupe blanche avec une taille gris-vert, Marguerite et Henriette Kailou qui causaient avec animation, Joséphine la Plantureuse, Marthe de la Roche, Ma Mère Mat'ent, Marie Roux et la brune Ida toujours mélancolique. Les toilettes étaient à peu près les mêmes qu'à la représentation du Cirque de samedi. Nous avons été fort étonnés de ne pas apercevoir Amélie l'Italienne ni Fonfon, les deux belles petites étaient-elles donc indisposées.

### TOILETTES AU SKATING

Nos belles petites étaient fort nombreuses dimanche, au Skating Rink.

La séance de patinage a été très animée. Nous avons remarqué Juliette, qui paraissait fort gaie. Elle était vêtue d'un éblouissant costume prune et coiffée d'une assez coquette capote à plume blanche, Marguerite Kailou portait un manteau de voyage; elle revenait, paraît-il, de faire une petite excursion au Grand-Camp.

Lucy la Folle, qui patine avec beaucoup de grâce, décrivait les arabes-ches les plus gracieuses sur le rink. Céline Mortier, en robe bleue, portait une fort jolie parure de brillants sur la poitrine.

Caro, toujours mélancolique, était tout en noir. Sabine Biscaye était avec Marie Gratton, que nous avons aperçue vêtue d'un costume à parements rouges, qu'elle a porté presque tout l'été.

Annette Grévinette, coiffée d'un chapeau gris, avait, avec une assez jolie taille verte, une jupe gris et noir. La toute petite Victorine, qui ne patinait pas, était en gris. Louise Egraz, qui n'était pas mise avec beaucoup d'élégance, suivait Marie Roux, parée d'une superbe pélerine de Castr.

Léonie Matricon, qui aime l'azur par-dessus tout, était en bleu. Marie Matossi était également en bleu, avec une taille bouffante, genre Maria la Parisienne.

Blanche Tête-de-Singe qui, par extraordinaire, n'était pas avec Annette Grévinette, avait un assez coquet costume de peluche noire, Fanny Bombance, en toilette sombre, paraissait avoir une taille bouffante semblable à celles que les hommes commentent à porter et qui paraissent devoir être le suprême chic de cet hiver.

Catherine Plaçard, toujours riieuse, mais parfois trop bruyante, a fait choir un jeune patineur, en se lançant trop impétueusement sur la piste. Mathilde la Suisseuse, qui paraissait avoir ses soucis, glissait mélancoliquement aux côtés de Maria la Costumière.

Quant à Tonine Françon, elle se contentait de contempler le rink.

A dix heures et demie, presque toutes nos belles petites ont quitté les Folies-Bergère pour aller faire un tour au bal des Pompiers, à la Villa-des-Fleurs. Elles y ont, paraît-il, dansé fort gaiement.

La Pompière n'a pas manqué de s'y rendre en compagnie de plusieurs de ses adroitateurs. Elle a fêté la sainte Barbe avec un entrain indescriptible, si bien qu'à minuit elle zigzaguait en chantant la *Mascotte*.

A. DELIONS.

### NOS ÉDITIONS

Nos lecteurs peuvent se procurer dans nos bureaux, rue de Bonnel 2, les diverses éditions de notre journal.

Voici la liste de ces éditions:

Première édition. — Départements de Doubs, Haute-Saône, Jura, Côte-d'Or, Saône-et-Loire, Rhône (arrondissement de Villefranche), Hte-Marne.

Deuxième édition. — Départements de la Drôme, Ardèche, Isère (arrondissements de Grenoble, Vienne, Saint-Marcelin), Hautes-Alpes.

Troisième édition. — Départements de la Loire, Haute-Loire, Puy-de-Dôme, Allier, Savoie, Haute-Savoie, Ain, Isère (arrondissement de la Tour-du-Pin).

Quatrième édition. — Départements de Vancluse, Gard, Basses-Alpes.

Cinquième édition. — Ville de Lyon.

Sixième édition. — Départements des Bouches-du-Rhône, Var, Alpes-Maritimes, Algérie.

Septième édition. — Départements de la Manche, Seine-Inférieure, Gironde, Haute-Garonne, Hérault, Aude, Pyrénées-Orientales.

Huitième édition. — Départements de Meurthe-et-Moselle, Meuse, Belfort, Ardennes, Vosges, Aube, Cher, Yonne, Alsace.

Neuvième édition. — Paris et la Seine.

ÉCHOS DE LA PROVINCE

### Le Havre

CANCANS HAVRAIS

change de figure et maigrît tous les jours. Que peut donc avoir cette charmante tendresse? Quel chagrin d'amour la tourmente donc?

Je suis heureuse de constater que nos serveuses ne manquent point d'habileté. Elles ont trouvé un moyen fort ingénieux pour se soustraire aux exigences du nouveau règlement. Comme exemple, je citerai Marguerite du Globe. Marguerite n'a pas de certificat, et, par suite, il lui est interdit d'embrasser la très douce, la très charmante, la très séduisante profession de serveuse de bocks.

Et, malgré cela, Marguerite sert tous les jours au Globe. Seulement, au lieu d'avoir sur la tête le bonnet d'ordonnance, elle porte un chapeau orné de rubans et de fleurs; au lieu de s'embarasser d'un tablier blanc, elle est en toilette de ville. La serveuse se transforme en cliente, et le tour est joué.

J'ajouterai que le tour est bien joué. Un dernier mot, Marguerite: l'opopanax serait-il votre parfum favori? Il nous revient que le vendredi 1er décembre on ne pouvait tenir au Globe tant cette odeur s'y trouvait répandue. Il ne faut pas abuser des meilleures choses, Marguerite. Vous tenez sans doute, par votre nom, à être parfumée comme les fleurs.

Après tout, l'intention est louable et je vous pardonne.

Décidément le premier décembre était le jour de l'opopanax.

Quel est donc le particulier qui, ce soir-là, vers 7 heures et demie est venu vider à la Renaissance un flacon de l'énivrant parfum? Était-ce le même qui quelques minutes auparavant avait embaumé Marguerite du Globe? Tout porte à le croire. Toujours porte à le croire. Toujours est-il que ces dames de la Renaissance en ont véritablement abusé. Debout au milieu de la brasserie, se renversant avec nonchalance, Louise et Julia répandaient dans leur orsage le liquide capiteux. Deux jours entiers on parla de l'aventure.

Je ne sais si je m'abuse, mais ces dames, à mon avis, ont dû en parler la nuit! Succès public et succès d'alcôve pour l'inconnu mystérieux.

Marie de la Renaissance était fort triste dimanche. Entourée d'un groupe joyeux elle ne pouvait parvenir à se distraire malgré les efforts les plus louables. La charmante hébété aux longs cheveux souffrait du spleen. Elle racontait à tous ses clients amis que son protecteur devait courir un danger certain. On lui demandait où il était parti, et avec un air mystérieux, elle répondait: au gabion!

En effet, l'endroit est périlleux. Ce jeune homme est revenu du gabion. Mieux que jamais, il file le parfait amour avec Marie. Nous l'autorisons à se rimer franchement de ce proverbe ridicule: « Qui va à la chasse, perd sa place »...

Gabrielle, l'élégante fille de boutique d'antan, a complètement disparu de la circulation; elle ne nous fait plus admirer son ravissant manteau bleu à brandebourgs. Cette absence prolongée confirme nos doutes sur son « intéressant » état.

Chère Gabrielle, serait-ce cet été, en allant au Casino de Trouville, que vous avez attrapé le mal de « mère »?

« Jusqu'à ce jour, la *Bavarde* ne m'a déçu que des méchantetés. Voilà ce que répète amèrement Louise de la Renaissance.

Il est vrai qu'il lui est bien dû une petite compensation: nous allons nous exécuter de bonne grâce.

Louise se trouve sans cesse traquée par la police des mœurs... Pour se consoler, nous lui conseillons de regarder autour d'elle. Elle rencontrera, dans le monde des brasseries, des belles petites qui, mieux qu'elle, mériteraient une surveillance active.

Louise, vous plaindrez vous encore?... Après avoir eu jadis la prétention de vous voir rire jaune, je serais enchanté, aujourd'hui, de vous voir rire bleu.

Angelo.

Une nouvelle étoile vient de surgir à l'horizon du demi-monde. C'est une jolie brune, ex-caissière dans un de nos grands magasins de nouveautés, qui s'est laissée enlever, — sans trop de difficulté, — par le fils d'une des plus riches clientes de la maison. Son jeune nabab lui a meublé un coquet appartement dans la rue d'Orléans, et, pendant toute cette semaine, il s'est plu à exhiber sa nouvelle maîtresse au Théâtre, à l'Alcazar, partout où l'on est sûr d'être vu.

Et, lancée dans le vice, l'étoile étincelante est funestement appelée à devenir un vulgaire lampion.

Louise de la Renaissance annonçait récemment à tous ses clients qu'elle allait quitter le Havre où il était impossible — pour une femme demi-honnête — de vivre avec une police des mœurs aussi bien organisée. Nous pensons que la charmante hébété n'en fera rien. Cherchez donc de l'ouvrage, chère belle, — de l'ouvrage honnête, s'entend, — et nous aimons à croire que cette police, qui vous effraie tant, sera assez sensée pour vous laisser parfaitement tranquille.

Hélas! nos bons conseils arriveront peut-être trop tard; mais, vraiment, sommes-nous assez gentil cette semaine? Pour la seconde fois, Louise, convenez-en.

Julia et Marie, accompagnées de deux amis de fraîche date, buvaient force bocks, l'autre soir, au grand Café chantant de la rue Royale. Qu'est-ce à dire, Julia? Croistu vraiment que ça va réussir?

Le dernier numéro de la « *Bavarde* » annonçait le prochain départ de Mélanie. Nous sommes en mesure de confirmer cette nouvelle. Mélanie qui, à Paris, ne s'appelle plus que Vinaigrette, est allée retrouver ses bons amis, les étudiants, et elle demeure actuellement, 19, rue Monsieur-le-Prince.

La « *Bavarde* », toujours bien informée, affirme que cette adresse n'est nullement fantaisiste.

Le protecteur de la petite Jeanne s'est rendu à nos bons conseils. Par un hasard, — hasard de convention — elle et lui se sont rencontrés à l'Alcazar, et, après quelques collantes échangées de part et d'autres, ils sont repartis ensemble à la fin du spectacle, plus amis que jamais.

C'est égal, il y a bien des mauvaises lan-

gues qui profèrent de bien vilains propos, n'est-ce pas, petite Jeanne?

Nous apprenons que la jolie brune, connue par les uns sous le nom de Marie et par les autres sous celui de Gabrielle, est décidée à rompre avec ses nombreux adorateurs civils et militaires. Cette belle-petite est souvent accompagnée par son amie Georgette qui, auprès d'elle, fait une bien triste figure.

Marie-Gabrielle répète partout — à la Renaissance comme à l'Alcazar, — qu'elle prend un amant sérieux.

Nous souhaitons donc son nouveau protecteur un succès durable, et fasse le ciel qu'il ne soit pas aussi heureux au jeu que ses nombreux prédécesseurs.

Belle cascadeuse, prenez garde à vous: la « *Bavarde* » vous surveille et, surtout, ne l'oubliez pas à dévoiler certaines petites histoires dont le récit public ne vous ferait pas plaisir.

Paul Gilles.

### L'Aiguille

A la petite Jeanne

A la Renaissance, près d'elle, l'autre dimanche il vint s'asseoir Et je surpris une étincelle De doux plaisir en son oeil noir.

Dans sa main frémissante il prit La menotte du bébé rose. Petite Jeannette sourit, Puis tout bas lui dit une chose.

Une chose vraiment terrible, Un épouvantable secret Qui sur toute âme très sensible Eut produit un éternel effet!

Un bouton ingrat et volage S'étant échappé de son gant, Mal cousu — c'est ainsi l'usage — Il avait fui comme un amant!

ANGÉLO

Notre impartialité nous force à insérer des vers que nous communiquons à un ami; nous n'en prenons aucunement la responsabilité, connaissant trop Louise, pour être très sage!....

Louise ne buvez plus de lait (Conseils).

Ce que vous lisez là, ma chère, Ce sont les conseils d'un ami. Vous conviendrez qu'ils sont sincères En vous rappelant qu'un jour, j'ai dit, Vous voyant boire de préférence, Rien que du lait... du lait sucré! Ça peut prêter à méditation, Louise ne buvez pas de lait.

Sur notre compte, on s'en doute, On fit bien des suppositions Car une pareille conduite déroute. Puis, quand, l'article des potions Parut un jour dans la « *Bavarde* » Comme en riant on le commentait, Quelqu'un me dit: — Mon cher, regarde! C'est donc pour ça qu'elle prend du lait.

Cela fit dire, chose plus drôle Que cherchant un... mari partout Personne ne voudrait de ce rôle; Ce qui vous rebute surtout, C'est de vous voir voir à la tisanne, Car on a beau être distrait, On ne prendra jamais pour... femme Quelqu'un qui ne boit que du lait.

On sait qu'avec dame Nature Ces comptes-là sont longs à régler Et les suites d'une... aventure Bien difficiles à effacer. Mais... en dire plus, moi je n'ose, Et si tout cela n'est pas vrai, Si ce n'est pas ce qu'en suppose l'.... Louise, ne buvez plus de lait!

Ce que sur vous j'ai fait connaître Ressemble bien à du dépit. Mais vous le pardonnez peut-être Car vous êtes femme d'esprit. Pourtant... soignez-vous, ma chérie, Si l'aour un jour me tentait, Dame!... si vous n'étiez pas guérie, J'en serais aussi réduit au lait!

Capitaine Max.

Encore une note d'un ami! Décidément, la « *Bavarde* » peut rester chez elle, ça ne l'empêchera pas de regorger de renseignements plus drôles les uns que les autres. Ainsi, jugez; voici ce que l'on nous envoie: La volumineuse Julia, bien qu'elle ne boive jamais (suivant elle) a pourtant été ramassée dans la rue de Paris l'autre soir, par deux de ses amis. Elle était dans un état d'ébriété si complet qu'elle a trouvé moyen, en tombant, de mouler son nez dans un... de ces objets dont on s'écarte généralement pour respect pour l'odorat. Décidément! mieux vaut encore ne boire que du lait; au moins, on ne se pocharde pas de la sorte. N'est-ce pas, Louise?

Bibi.

A moi maintenant, quoiqu'il ne me soit accordé que peu de lignes, mes amis ayant abusé de la place qui m'est réservée il faut absolument que je dise quelques mots d'un café situé à Montivilliers. C'est connu et fréquenté par tous les jeunes gands havrais; j'ai nommé le café Poy.

Il est servi par des femmes (Montivilliers marche avec le progrès), Marie, d'abord, une charmante petite fille portant toujours la dernière robe parue dans le journal de modes, pleine de charmes et d'aspri, raillant les clients qui arrivent là à cheval, en voiture ou en vélocipède. railerie qui leur plat et les ramène forcément au café d'où ils sont sortis un jour forieux d'être évincés en faveur d'un autre sans argent et qui ferait moins bien les choses qu'eux. Les femmes ont parfois des goûts bizarres!... Et Blanche que j'ai l'air d'oublier! Je connais bien des jeunes gens qui seraient heureux de renouveler ce voyage à travers une chambre en compagnie de cette petite brune charmante, avec une halte au centre, n'est-ce pas, Henri?

Je parie qu'on ne va pas me croire!... Julia est une vertu!... Je vous vois tous rire. Vous ne me croyez pas, vous avez tort je vous assure; je ne suis pas un blazeur, et l'on peut se fier à ce que je dis. J'étais sûr de provoquer l'hilarité générale. C'est pourtant une chose bien simple que d'être vertueuse. Vous doutez encore, voulez-vous une preuve?

Ele a passé, m'a-t-on dit, dimanche toute la journée et la nuit, avec trois prétendants qui ont dépensé une centaine de francs avec elle pour arriver à un... baiser sur la joue, rien que ça.

Il serait injuste de ne pas dire que la veille, Julia était un peu plus grise que

de coutume, mais cet état étant maintenant à peu près continu, il y a tout lieu d'espérer que...

On peut croire cela, ça m'a été rapporté par quelqu'un en qui j'ai toute confiance, lui-même le tenant d'un des intéressés, Charlotte, Emilia, Marie de la Renaissance, Charlotte et Pauline, à samedi.

Un main croyable.

Nous reproduisons ici, sans autre commentaire, le quatrains suivant écrit au crayon sur une table de marbre de la Renaissance. Puisse la personne à laquelle c'est adressé, nous pardonner notre indiscretion.

Charmante et gracieuse Marie, Un conseil... mignonne... presque rien, Lorsque comme vous, on est folle On se lave plus souvent les mains.

Hair! si on nettoyait mieux les tables Avis, mesdemoiselles.

### Cherbourg

Chère Zoé, Avant de partir pour un lointain voyage je vous adresse la présente, les yeux remplis de larmes, après avoir vu cinquante-deux mouchoirs pour les sécher. Croyez-vous, chère tendresse, que depuis trois mois que je vous ai quittée, le souvenir de votre

vez compter sur nous : nous vous enverrons le séduisant de Visconti ainsi que le mystérieux Masque de Velours.

Mlle K. C. — Des nées!

M. D. L. — Jamais de la vie! Le Secrétaire de service: RAOULE DE MABAB, Chevalier de Luigdi.

Un certain individu, que nous ne connaissons pas ici, se trouvait dernièrement dans l'atelier de peinture d'un maître bordelais avec un de nos amis dont le père est rédacteur d'un des grands journaux de notre ville.

— Ne pourriez-vous pas, lui dit-il, faire tomber par votre père, une exécrable feuille du nom de la « Bavarde »?

Notre ami ne lui répondit naturellement pas. Quand à nous, nous ne lui dirons que ceci : c'est qu'il cesse au plus vite ses aias de bête effarouchée et ses propos malveillants, sans quoi nous nous chargerons de le faire taire.

La Rédaction bordelaise.

PROFILS DE DEMI MONDAINES BORDELAISES

I CORA LA BLONDE

Jolie femme aux yeux bleus, bouche adorable, dentition remarquable, blonde comme l'indique son surnom.

Est venue au monde en riant. Depuis a toujours gardé un sourire sur ses lèvres. Aime le plaisir, les promenades, le théâtre et les truffes. A un goût particulier pour ses costumes qui sont toujours ravissants.

II LOLA SANCHEZ

Est née sur les planches, — espère bien n'y pas mourir.

Lola est danseuse aux Folies-Bergère. Révait de portants, dans son berceau et de couilles à l'école. Commença à danser à dix ans — et depuis.

Un matin elle se lance dans un ballet et fait par sa mémoire le bonheur des maîtres danseurs.

On ne sait jamais où la cherche, cette belle hirondelle de couilles! Tantôt par-ci, tantôt par-là.

Et avec ça des yeux noirs attisés par cet éternel chauffeur de Cupidon! Des cils et des cheveux!

Et une taille souple comme une branche de saule!

Et un front!

On annonce pour la semaine prochaine la tentative d'assassinat d'un jeune collègue sur Lola Sanchez.

III ALICE

Une brune que l'on connaît. Fine tête, beau buste — et de la cervelle.

On a déjà classé son nez, sa bouche de grenade, son regard fascinateur, ses joues de mandarine fraîche, ses cheveux sombres, et on lui a dit :

— C'est bien, vous êtes bordelaise pour la vie!

Détail particulier et éloquent : adore les petits jeunes gens!

TULIPIA DE BALAGNY, Chevalière Léona de Beauval.

Qu'avait, il y a quelques jours, vers 8 h. 1/2, rue du Cerf-Volant, à faire les cent pas, la petite X...

N'attendait-elle pas son amant qui lui avait donné l'ordre de venir l'attendre devant son restaurant.

Il paraît que la jolie Blanche Abbégaie aime beaucoup la noce et ne dédaigne pas de se mettre de temps en temps dans les vignes du seigneur.

Avis aux amateurs

Nous avons rencontré jeudi dernier, rue Judaïque, la charmante Lola Sanchez. Cette belle petite portait une robe à carreaux marrons et jaunes, une visite noire garnie de fourrures et un chapeau de feutre rouge avec une plume de même couleur.

Après avoir traversé la place Dauphine, elle a pris le cours de Tourny et s'est arrêtée pour contempler une très jolie table de toilette chez Roussin.

Si ça peut lui être agréable, nous la lui offrirons, ainsi que le chapeau qu'elle admirait chez Poujat et le foulard de soie qu'elle regardait avec envie dans une vitrine voisine.

Nous attendons une réponse.

Nous faisons un second appel à MM. de la Haute Gomme, en faveur de la plantureuse Augustine qui est, ainsi que nous l'avons déjà dit, dans la déche la plus complète.

Les offrandes seront reçues rue de Grasse 16, de 2 à 4 h.

Raoul de Mabab, Chevalier de Luigdi.

Pour couper court à certains bruits qui circulent en ville, nous avertissons le public qu'il n'y a à Bordeaux que deux rédacteurs correspondants de la « Bavarde » qui sont MM. Ivan Ogaroff et Raoul de Mabab.

THEATRES

Folies-Bergère. — Le 1er décembre ont eu lieu les débuts de Mme Franzini et de sa sœur, vélocipédistes et de M. Wilson, quilibriste. Ces artistes ont conquis, de suite, les faveurs du public.

Les exercices nouveaux avec sauts périlleux, par William Conrad, accompagné du clown Richard Conrad son frère, sont très applaudis.

Le ballet « Nérée » obtient tous les soirs un grand succès.

Folies Bordelaises. — La rentrée de Mile Nancy, vendredi de nier, a enthousiasmé les nombreux habitués de cette coquette salle. Cette artiste revient avec sa bonne et franche gaieté, qui lui a déjà valu un succès du meilleur aloi.

Le même soir également, a eu lieu la première représentation de Mademoiselle Taltegrain, chanteuse comique excentrique qui a été très applaudie, et de M. Niles, excellent ténor comique auquel le public a prouvé par ses bravos qu'il reconnaissait son talent d'acteur.

Les Orsani sont tous les soirs acclamés

dans « l'orchestre impossible », les mandolines et le cheval de Troie.

Nos anciennes connaissances, la gentille Mile Monty, Miles Flore Weil, Ruquety, etc., tiennent toujours dignement leur rang.

Le ballet « Les Réservistes » vaut aux charmantes ballerines de nombreux applaudissements.

Raoul de Nabal, Chevalier de Luigdi.

Rennes

Qu'est donc devenue cette ancienne pensionnaire de Mme de Sévigné, que nous avons admirée pendant quelque temps, majestueusement drapée dans sa toge.

Nous ne croyons pas que son nabab l'ait abandonnée, tout étant si suave en elle, même le doux nom qui lui fut donné avec tant de raison.

Les cours sont ouverts, et nous ne voyons pas apparaître cette charmante belle (!) à l'horizon, nous en sommes désespérés, ayant compté sur elle pour augmenter le nombre de nos... vieilles gardes.

La petite Rosalie aurait-elle quitté son bayard.

Nous avons cru l'apercevoir, servant des bocks dans un café de l'avenue de la gare.

Rennes

Angèle est me dit-on furieuse du petit article paru dans la « Bavarde » il y a 45 jours.

On me donne des détails si terribles là-dessus, que ne pouvant y croire, je ne vous les envoie que sous toutes réserves. Voici ce qui s'est passé.

Après avoir lu l'article, Angèle a réuni chez elle, boulevard de \*\*\*, ses 3 ou 4 protecteurs et là la main étendue sur un pot de pharmacie, ils ont juré de la venger.

L'un d'eux a proposé de me faire sauter avec de la dynamite (anarchiste, va!) mais heusement pour moi, l'idée n'a pas été acceptée, on se contentera simplement de me faire prendre un bain froid. (Brou).

Je suis d'une bravoure sans égale, chacun sait ça, mais vous dire le frisson qui a parcouru tout mon être, oh! non, jamais je ne pourrai.

Enfin en terminant, mon ami Gaston, qui connaît nos grands opéras, m'a dit que la réunion était aussi terrible que la bénédiction des poignards dans Hamlet.

Mincez alors!

D. K. V.

Aurons-nous ici ou non une troupe d'opéra convenable, depuis longtemps nous l'attendons et la saison théâtrale va-t-elle se passer en vœux continuels. Allons M. le directeur un peu de bonne volonté et tâchez au moins de nous trouver un ténor meilleur que M. Bach et les précédents. Le baryton ainsi que le second ténor n'ont pas assez de voix, ils auront je crois beaucoup de peine à se maintenir; la basse est bien ordinaire. Heureusement, nous sommes mieux favorisés du côté des dames.

Je me félicite d'avoir attendu jusqu'à ce jour pour parler de Mme Martini Lutsher. Il est vrai qu'en venant si tard je n'ai plus rien à apprendre à personne et qu'aujourd'hui le public n'a que faire de mon avis. Les juges les plus sévères ont reconnu à Mme Martini Lutsher une très jolie voix, beaucoup de méthode et une facilité charmante. Mais je n'ignore pas que les restrictions sont une nécessité à laquelle il faut satisfaire; Mme Martini Lutsher ne semble pas avoir une grande habitude de la scène et son jeu est trop froid.

C'est avec plaisir que nous avons vu revenir Mme Dajardin (dugazon), l'acouell qu'on lui a fait et ses succès de l'année dernière valent mieux que tout le bien que je pourrais en dire. J'espère que sous peu cette troupe sera bien faite et que nous aurons un ténor digne de ces deux dames.

Don Fabian.

Une foule de jeunes gens se pressait lundi à la Chambre de commerce.

Mlle Sarrandi, une première chanteuse, demandait dix mille francs de dommages et intérêts à M. Gènevois, directeur du théâtre pour avoir après son acceptation, réitéré son engagement.

Maitre Denis, son avocat, a fait une très belle plaidoirie dans laquelle il s'est efforcé de prouver qu'il y avait eu cabale, et a ajouté qu'il interdirait un procès au rédacteur de l'Echo Théâtral, lequel à une de ces dernières représentations a pris la parole au nom des abonnés demandant le renvoi de toute la troupe d'opéra.

De son côté, maître Fleury, défenseur de M. Gènevois, a communiqué une lettre du maire, ordonnant le renvoi de Mlle Sarrandi, il s'est ensuite appuyé sur cet article du cahier des charges qui dit : que tout artiste ayant été accepté et ne répondant pas aux exigences du public peut être forcé de résilier son engagement. L'édifice a été remis. Nous tiendrons nos lecteurs au courant.

Don Fabian.

La petite, toute petite T., après le départ de son... comment dirai-je?... monsieur Monsieur, ce sera plus sérieux, était toute en larmes. Comment faire? C'était le 25 que cela arrivait et le terme était le 30; le Monsieur, avant son départ, avait complètement oublié la monnaie.

Les derniers renseignements parvenus à l'inconsolable dataient du 24 à dix heures du matin, et encore on l'avait vu à la gare. Il s'agissait donc de chercher de ce côté.

La toute petite T., qui est encore jolie quoiqu'elle ait un certain âge, avait en plusieurs camarades (hommes) dans la Compagnie de chemins de fer de l'Ouest, il y a de cela 7 ou 8 ans, c'étaient ses débuts; elle n'était donc pas embarrassée pour si peu. Certain conducteur de train, ancien ami de la demoiselle, la mit vite au courant de la ville où le fuyard avait dirigé ses pas.

La ville où repose Châteaubriant renfermait le coupable.

Mais pas un sou pour racheter le Monsieur; à peine pouvait-on faire, avec une amie, la modique somme de 45 centimes pour l'achat d'un timbre-poste. Vous voyez comme c'était maigre. C'est ici que l'affaire se corse; on était au 26 et il ne restait plus un raté à la maison.

La misère, la noire misère arrivait à grands pas quand, ô bonheur! ô joie! la fortune revint sous les traits d'un...

Mais nous n'en pouvons dire plus long sous peine d'entrer dans la vie privée, arrêtons-nous donc; mais tout le monde peut voir à présent la toute petite T. respiciendit de bonheur et de joie, dans un élégant costume tout neuf des pieds à la tête, y compris un magnifique chapeau à la mousquetaire.

Le successeur fait bien les choses.

K. O. T.

Ton regard morne, ta démarche languissante, tout en toi nous le prouve, elle est partie!

Pauvre ami, nous n'avons que des consolations banales à t'offrir; mais, crois-le bien, elles émanent de cœurs sincères.

A toi, nous ne pouvons parler d'homéopathie, ton amour était si pur, si... platonique, enfin tu l'aimais, Amant!

Console-toi, pauvre cher, écoute les conseils d'amis sages et éclairés, reviens vers nous, et alors avec la brune, la blonde, la rousse au besoin, nous arriverons peut-être à te faire oublier.

D. K. V.

La lune de miel de la charmante Elisa n'a pas été de longue durée.

Après un peu de bonne volonté, cette chère belle reconnaît facilement qu'il y a beaucoup de sa faute; ses relations étaient, croyons-nous, trop étendues pour que son galant chevalier pût les autoriser.

Il nous semble, belle petite, que ça doit être d'un drôle dont rien n'approche, forcément comme vous l'êtes de vous voir journellement.

Espérons que cette rupture vous servira de leçon, et qu'à l'avenir vous serez plus sage.

D. K. V.

Pourquoi donc, Brune Andréa, rester sourde aux appels de l'amour; êtes-vous donc constamment occupée dans votre jolie chambrette que vous ne daignez pas répondre aux murmures de vos petits habitués; il faut croire que le commerce reprend un peu après vous avoir délaissée.

Au reste, plus vous allez, plus vous devenez belle, surtout le dimanche, avec votre petite amie (toute de noir habillée).

Pourrait-on savoir le nom de cette jeune beauté, qui a des sourires si agréables et l'air si dégagé.

Bien du plaisir, Andréa; mais une autre fois, montrez-vous plus simable. Même recommandation à Mlle Rosa.

Michel Strogoff.

Béziers

Depuis quelque temps nous apercevons sur les allées Paul Riguet, une plantureuse duègne, qui se promène toujours avec une camériste, portant une petite caisse sous le bras.

Cette dame qui répond au nom de Titine est parait-il, une ancienne cocotte bittéroise, qui, voyant ses charmes délaissés, s'est mise à vendre des bijoux à des prix plus ou moins fantaisistes aux tendresses de la génération actuelle.

Nous la prions de mettre un peu plus de réserve dans l'exercice de son métier plus ou moins bon.

Cet Eden tient toujours le haut du public, grâce au choix excellent des artistes qu'il possède.

Il est difficile en effet de réunir un pareil choix de talents.

Nous ne parlerons pas du couple d'Ambréville qui ne cesse de charmer le public, ni du couple Merlin, qui tous les soirs nous désopile par ses chansons et opérettes.

Nous sommes enchantés de signaler la rentrée du baryton Toreiller, artiste d'un grand talent et comme on en voit peu dans les cafés-concerts.

M. Toreiller, possède une voix vibrante, sonore et bien timbrée. Son chant est correct.

Il a chanté le Maître de Chapelle d'une façon vraiment remarquable. Aussi a-t-il été brillamment applaudi.

M. Toreiller, n'est, pas seulement un artiste de talent, mais un compatriote que nous sommes heureux de féliciter.

Parmi les chanteurs, nous signalerons Mmes Adrienne Méline, Claire et Pascaline. Ce sont de vraies perles pour le concert des fleurs.

Adressons-leur des éloges généraux en espérant que la Direction les conservera longtemps encore.

Lucifer.

Voilà ce que c'est de d'avoir des yeux superbes! les amoureux viennent s'y brûler comme les papillons à la chandelle.

C'est l'histoire de Marie l'ouvrière. Personne n'ignore, que la modiste est poursuivie par la folle passion d'un beau jeune homme, mais que son cœur plus dur que du granit, résiste à toutes les tentatives du pauvre amoureux.

Hélas! cette résistance opiniâtre a poussé au désespoir le tendron, qui vient d'annoncer à la modiste, qu'il mettrait fin à ses jours si elle ne lui cédait pas.

Pauvre garçon! vous avez bien tort de vous désoler de la sorte; cherchez ailleurs.

Je ne suis pas orieux. Non! On ne peut même pas me soupçonner de posséder ce vilain défaut; mais je serais pourtant bien heureux, de savoir ce que vous faires à la sortie du théâtre, certaines griesettes de la rue Française. Rien de bon sans doute.

Louise R. va bientôt débiter dans la carrière artistique. Celle de bonne de café lui paraissait trop au-dessous de ses moyens naturels et pas assez lucrative, malgré le cumul.

Bonne chance la belle!

Esther la Blonde vient de faire l'acquisition d'un superbe nabab, bonne précaution contre la Société de la Garenne. Montera-t-elle aussi la garde à sa porte, pendant les conversations intimes qu'elle tient avec la petite brune qu'elle sait?

Maria la Prude est loin d'être une femme de marbre, comme le disent certains médisants. D'ailleurs, chacun sait qu'elle a été folle d'un vieux dégoimé, pauvre comme le saint homme Job, moins le fumier.... A moins que...

Aujourd'hui, c'est d'un superbe garçon de café, bien frisé et capoullé, que Maria a plein le cœur.

Prenez garde, ma belle Prude, si le nabab savait ça, il pourrait bien vous rogner les vivres.

On devrait bien entraver Vénus, comme on fait pour les chevaux rétifs. Cette méchante déesse a, parait-il, décoché encore un terrible coup de pied à Blanche, la sœur cadette de la Colombine.

Colombine, ma belle, vous qui aimez tant votre famille, pourquoi diable n'avez-vous pas mis sur ses gardes votre jeune sœur. C'est un devoir que votre expérience vous imposait. Au moins, irez-vous la voir à Montpellier.

Célestine la Catalane est partie pour Perpignan, afin d'y déposer ce qui la gênait tant depuis neuf mois.

Nous lui souhaitons bonne chance et surtout de ne pas rencontrer de séduisants dragons du 16<sup>e</sup> corps, car il faudrait peut-être bientôt recommencer à se dédoubler.

Léon Pan, dit Calaire.

On nous annonce que la petite Lili est définitivement partie pour l'Algérie. Elle est parait-il, allée fixer ses pénates à Constantine. Nous espérons que son amie Emma, qui ne la quittait pas, ne tardera pas à suivre son exemple.

Angèle l'Algérienne a suivi notre conseil; elle a enfin abandonné la toque qu'elle portait depuis si longtemps. Elle l'a remplacée par un

gigantesque chapeau à garnitures de peluche et à plumes bleues assez jolies.

Coq-Licot.

La minuscule Thérèse vient, nous assure-t-on, de conquérir le cœur d'un jeune fils de Mars, dont elle essayait, depuis longtemps, d'acquiescer la sympathie. Va-t-elle donc abandonner son ancien adorateur?

Mélie la Brune qui, depuis quelques jours, cascade d'une façon extraordinaire, va, parait-il, quitter notre ville pour aller se fixer à Perpignan. On pense que c'est pour éviter de nouvelles scènes avec sa rivale Eugénie, qu'elle émigre. Bravo, Mélie!

José Fine.

Eh quoi! que signifie cela? Nana revient dans nos murs, elle que nous croyions devenue la reine d'un harem de Constantinople. Est-ce que les minarets n'ont pas pu à cette belle petite, qu'elle nous est si vite revenue du pays des croissants et des almées?

Halte-Là!

Nîmes

La petite Lisette pourrait-elle nous faire connaître la cause de sa mélancolie? Saurait-elle le départ de son adorateur qui va, parait-il, faire achat d'une couronne de Fleurs d'orangers qui la rend si triste depuis quelques jours?

Jeanne Tête-Pointue et son ami Marie la Cascadeuse devraient bien se coiffer avec un peu plus de goût. Nus prions ces deux belles petites de mettre un peu moins de rebans dans leur chignon, car elles ont l'air ainsi affublées de véritables folles.

Maria la Minaudière ferait bien de ne point traîner dans ses excursions cascadeuses la jeune fille en compagnie de laquelle nous la rencontrons très souvent. Cette demoiselle voudrait-elle, par hasard, lui communiquer déjà son amour pour les aventures galantes.

Nous la prions d'être un peu plus réservée. Elodie la Rouge pourrait-elle nous dire quel est celui de ses nombreux adorateurs qui lui a offert le très brillant costume qu'elle a récemment arboré? Cette demoiselle devient bien coquette depuis quelque temps. Nous la prions d'être un peu plus réservée lorsqu'elle fait ses petites promenades crépusculaires.

Marthe la Blonde ferait bien d'être un peu plus réservée lorsqu'elle se promène le soir en compagnie de son jeune nabab. Nous la prions surtout de ne pas chanter aussi fort.

Miss Cora,

Amélie, la Grande Amélie, la femme à la voix de sirène, vient d'arriver à Nîmes, plus digne et plus cruché que jamais.

On nous assure qu'à cette occasion un grand dîner lui sera offert par un groupe de musiciens de l'école d'artillerie, dont elle est la plus tendre amie.

La « Bavarde » veille sur elle.

Un Ami de la « Bavarde ».

CHRONIQUE DEMI-MONDAINE

Depuis quelque temps on voit promener sur nos boulevards deux petites dames qui, m'a-t-on assuré, viennent grossir le bataillon déjà trop nombreux de nos cascadeuses. L'une répond au doux nom de Marguerite et nous arrive de Nice; l'autre se fait appeler Berthe et nous vient de Marseille à en juger par son accent.

Ces dames sont accompagnées d'un magnifique chien blanc, qui est dit-on leur favori.

La « Bavarde » a l'œil sur elles.

Un ami de la « Bavarde ».

CHRONIQUE THÉÂTRALE

Il nous a été donné mardi la « Favorite » avec la 1<sup>re</sup> de « Galathée », pour les débuts de M. Valère Raspaud, deuxième ténor léger.

Attiré par un spectacle dont la quantité n'enlevait rien à la qualité, un public nombreux se pressait dans la salle.

M. Raspaud a produit une bonne impression sur le public, et nous a chanté avec beaucoup de goût : « Ah qu'il est doux de me rien faire... ». M. Joanesmair nous paraissait fatigué, Mile Lanier a bien chanté son air de la Lyre, mais a failli aux couplets de la Coupe.

La « Favorite » a reçu une assez bonne interprétation, M. Doussé était un peu faible dans le rôle de Fernand, mais néanmoins il a su se faire applaudir.

La reprise de « Faust » a été un grand succès pour Mile Lanier et MM. Joanesmair, Doussé et Martin.

Nous rendrons compte dans notre prochaine chronique de la représentation des « Rantzau », par la troupe de M. Marck.

CONCERT RENAISSANCE

Mlle Vigneau est toujours l'artiste aimée et applaudie du public, aussi nous ne saurions trop engager l'administration à nous la conserver le plus longtemps possible.

M. et Mme Abel obtiennent aussi de nombreux bravos avec leurs duos et opérettes.

Les frères Godard nous ont quittés, emportant avec eux nos regrets les plus sincères. Nous ne leur disons pas adieu mais au revoir.

On nous annonce les débuts prochains d'une troupe d'opérette et d'une troupe lyrique.

Entendu au Concert Renaissance.

Mlle Dabreuil, une charmante chanteuse qui porte assez crânement le travesti, choquée du peu de succès qu'elle venait d'obtenir, s'écriait en rentrant dans les coulisses.

— Ces imbéciles, ils ont cru que j'étais un homme.

Oh! sois tranquille, lui répond Delabouaire qui n'est pas méchante, il y en a beaucoup dans la salle qui savent le contraire.

Montpellier

CANONS DU DEMI-QUART DU MONDE

Nous avons depuis quelques jours une température assez froide, qui a nécessité l'apparition des pardessus fourrés et des grands écharpes. Ces temps frileux doivent certainement donner à réfléchir à nos impures, à la plus basse catégorie de nos impures, aux vadrouilles voulons-nous dire.

On les voit, en effet, « piler du poivre » sur nos trottoirs, encahutées dans un grand manteau démodé, qui remplit parfaitement

le rôle de cache-misère. Le Pont-aux-Biches sur lequel passent la plupart d'entre elles, car elles perchent presque toutes dans les quartiers en delà, le Pont-aux-Biches est le témoin de leur misère le plus constant. Il connaît, lui, les jours de bonheur et d'abondance, ainsi que les jours de pauvreté et d'abstinence de nos cotillons; malheureusement pour elles, ce sont ces derniers jours qu'il compte le plus souvent.

Le vent de la déche, ce vent impitoyable, y souffle si fréquemment!...

Quant à l'autre catégorie de nos impures, à celles qui sont « bachelées », celles-là, les rigueurs de la température n'ont rien de plus que l'émouvoir. Au contraire, c'est pour elles une véritable occasion de sortir du fond de leur armoire les vêtements chauds, les costumes fourrés, en rapport avec la saison des frimats, c'est une véritable occasion d'étaler aux regards des nababs éblouis la richesse de leur garde-robe, en même temps que pour faire sécher de jalouse la voisine d'en face et la rendre verte comme une feuille. Ah! c'est alors qu'elles s'en donnent! faudrait voir ça!

Mais assez causé là-dessus, l'hiver commence, il faut se parer contre le froid. Sortez vos fourrures, Mesdames, entrez dans vos fourrures!

CIRQUE PLEGE

La direction toujours désireuse de charmer le public et voulant laisser de son passage dans notre ville un bon souvenir, a monté à grands frais, après les « Koumris » une grande et nouvelle pantomime en 11 tableaux : « Christmas ou Fête de Noël ».

Cette magnifique pièce féerie, qui est appelée à un très grand retentissement, a été organisée avec un soin tout particulier. La mise en scène dirigée par M. Gougou, ne laisse rien à désirer; les costumes, les décors, les cartonnages, le tout entièrement neuf, sont réellement magnifiques.

Parmi les principaux tableaux, citons : Le premier, qui est tiré de « Cendrillon ». C'est une réception chez le prince Charmant; les gamins et gamines en brillantes toilettes de bal forment une scène aussi jolie que divertissante. Nos compliments à la fée. Mlle Agnès Bouthors, pour la grâce avec laquelle elle s'a quitte de son rôle.

Le tableau de la réception des nations, qui est le clou de la pièce. C'est une exhibition de costumes magnifiques. Les étendards de chaque nation, portés par de jolies représentantes de leur pays, entrent en scène au son de leur hymne national. La France arrive en dernier lieu, aux accents de la Marseillaise. C'est en effet vraiment saisissant. Le ballet des fleurs, composé des plus gracieuses ballerines de la troupe, est fort applaudi du public.

Les farces des clowns et en particulier de Gougou, excitent tous les soirs l'hilarité générale.

La pantomime se termine par une brillante apothéose qui produit l'effet le plus grandiose qu'on puisse imaginer.

Nous ne pouvons qu'engager nos lecteurs à aller admirer cette féerie qui se joue pour la première fois en France. C'est notre ville qui

